



La Lavandière

UNE ENQUÊTE
DE DAVID MARTHINS

**BRUNO
HAYMMES**

THRILLER

Bruno Haymmes

La Lavandière

Une enquête de David Marthins

© Bruno Haymmes, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9451-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

BIOGRAPHIE : Bruno Haymmes est né en France en 1973. Autodidacte, il a exercé différents métiers qui l'ont amené à côtoyer des personnes de milieux sociaux très hétérogènes, inépuisables sources d'inspiration. Sévèrement touché par le coronavirus aux prémices de la pandémie - il frôle la mort - il se résout à oser et à laisser son imagination fertile s'exprimer en se lançant dans l'écriture de ce roman pendant le double confinement de l'année 2020.

AVERTISSEMENT : les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

NOTE DE L'AUTEUR : ce livre comporte des descriptions susceptibles de heurter la sensibilité des plus jeunes. Sa lecture est déconseillée aux personnes de moins de quinze ans.

« Il est temps de vivre la vie que tu t'es imaginée. » Henry James

1

Une brise légère caressait les tilleuls, attisant le murmure discret des feuillages aux fleurs naissantes. Assis dans sa voiture, vitre ouverte, David Marthins attendait, calme, décontracté, profitant de la douceur de cette matinée printanière. Il avait garé sa *BMW Z4* légèrement en biais par rapport à l'entrée d'un immeuble cossu des années 1970, aux portes vitrées surmontées de poignées en laiton réfléchissant la lumière du soleil. Dans cette rue paisible et peu fréquentée, il s'était positionné à contre-sens, de sorte que la portière côté conducteur donnât sur le trottoir. Il avait pris soin de garder fermée la vitre surteintée côté passager, pouvant observer le trottoir d'en face sans être vu. Son client lui avait fixé un rendez-vous à onze heures. Laurent Desmaranges devait l'appeler pour qu'il monte le retrouver dans son appartement situé au dernier étage de l'immeuble, une fois son épouse sortie pour son cours de yoga hebdomadaire. A onze heures précises, une femme élégante, d'une quarantaine d'années, sortit du bâtiment. Grande, les cheveux blonds mi-longs légèrement ondulés, elle ne portait, curieusement, ni sac ni tenue de sport. Elle était vêtue d'une jupe noire mi-cuisses, d'une veste spencer en cuir de belle facture, de chaussures vernies à talons aiguilles et tenait un sac à main *Mademoiselle* des plus chic. Son look de femme fatale produisait son effet. Pourtant, sa classe et sa distinction naturelle effaçaient inexorablement tout semblant de vulgarité. Elle transpirait cette aura bourgeoise de femme inaccessible pour tout homme ordinaire, discrètement hautaine, ignorant toujours le mauvais goût. Elle s'arrêta un instant, balaya machinalement du regard l'environnement. Ses yeux croisèrent l'espace occupé par la *BMW* sans pour autant s'y attarder. Marthins se raidit puis se ravisa : elle ne pouvait l'apercevoir derrière sa vitre complètement noire. La jeune femme s'avança sur le trottoir et un taxi sombre, aux vitres

également surteintées, s'arrêta. Elle monta dans la voiture qui disparut aussitôt. Les minutes s'écoulaient et le téléphone ne sonnait toujours pas. Desmaranges ne pouvait avoir oublié leur entrevue. Marthins regardait l'heure défilier sur l'horloge du tableau de bord. Rien ne bougeait. Soudain, la *Mercedes* noire qui venait d'emmener madame Desmaranges s'arrêta à son niveau. Marthins sentit son poulx s'accélérer. En une fraction de seconde, l'épouse sortit du taxi ; elle saisit la poignée de la portière de la *BMW* et s'engouffra dans l'habitacle étroit du roadster. Stupéfait, Marthins ne réagit pas. Trop tard pour esquisser le moindre mot.

— Inutile de faire les présentations ! Vous savez tout de moi ! Ou presque...

Le conducteur restait de marbre, soutenant le regard de cette femme à l'attitude visiblement hostile. Elle sortit de son sac une enveloppe en kraft de grand format qu'elle jeta sur le tableau de bord.

— Ouvrez ! lui intima-t-elle. Face au refus d'obtempérer de son interlocuteur, elle réitéra sa demande avec véhémence :

— J'ai dit ouvrez ! hurla-t-elle, attirant la curiosité d'une femme âgée qui promenait son chien.

— Tout va bien... fit signe Marthins, quelque peu gêné.

Puis il donna une impulsion sur le contacteur de la vitre électrique de sa portière pour la refermer. Il lorgnait, agacé, sur cette somptueuse créature qui continuait de le toiser, les yeux d'un bleu limpide, extraordinairement lumineux malgré l'obscurité de l'habitacle. Il saisit l'enveloppe, hésita un instant puis en retira des photos.

— Regardez-les ! enchaîna madame Desmaranges dont la voix se faisait plus modérée.

Marthins s'exécuta et passa en revue les premières photos. Il les connaissait parfaitement puisque qu'il en était l'auteur. Madame Desmaranges était présente sur tous les clichés : elle poussait la porte d'entrée d'un immeuble haussmannien sur la première ; sur la seconde, elle était attablée à la terrasse d'un café en compagnie d'un homme élégant ; elle l'embrassait sur la suivante.

Les photos se succédaient, les décors changeaient, les hommes aussi...

— Mettre la pagaille dans la vie des autres, c'est votre métier ? ! C'est pour ça que mon mari vous paye ? ! Pour me surveiller ? !

Marthins rangea les photos dans l'enveloppe qu'il reposa sur la planche de bord. Il se retourna vers madame Desmaranges puis, froidement, répliqua :

— Il n'y a pas de sot métier !

Son rictus finit d'agacer cette jolie femme, sobrement guindée, à la personnalité affirmée.

— Pauvre type ! lâcha-t-elle dépitée.

Marthins tourna la tête ; son rictus avait disparu. Il regardait droit devant lui, les deux mains posées sur son volant. Il n'eut pas le temps de demander à madame Desmaranges de quitter le véhicule, rattrapé par une sensation désagréable le démangeant à la taille. Sa passagère avait dégainé de son sac une arme à feu de petit format, la pointant immédiatement sous ses côtes.

— Qu'est-ce que vous faites ? ! Lâchez cette arme ! supplia David.

Ses paroles restèrent sans effet et la jolie blonde riposta immédiatement en appuyant plus fermement son pistolet :

— Taisez-vous !

Un silence puis, le regard assuré et dominateur, elle enchaîna :

— Giflez-moi !

Etonné, Marthins interrogea, hésitant :

— Je vous demande pardon ? !

— Giflez-moi ! insista-t-elle.

Stupéfait, David s'exécuta timidement.

— Plus fort ! ordonna-t-elle, l'arme toujours braquée sur David.

Son regard devenait plus pénétrant :

— J'ai dit une gifle ! La paume de la main claqua sur la joue de l'épouse de Desmaranges. Le bruit sec témoignait de l'efficacité du geste et des marques rouges sur la pommette droite étaient visibles.

— Eh bien... Vous ne faites pas les choses à moitié ! A mon tour de